

ÉCHOS LOVECRAFTIENS DANS « LA TERREUR DANS LES TENEBRES » D'HELENE DUC

Anca Murar
PhD

Abstract: Our perception of reality is fragmentary. Nearby, invisible and obscure horizons shelter terrible creatures that are waiting for a dimensional breach in order to incarnate themselves in our world. In "La terreur dans les ténèbres" by Hélène Duc, the protagonist's journey through "chthonic depths", in search of responses to the mysterious disappearances in Arkham, will turn into a dreadful descent into hell at the end of which the investigator will succumb to the fascination of a force as cruel as implacable. To break off this "despicable slavery", the hero has to assume the only possible liberation although "funeral and inescapable". The "infernal connections" will be destroyed as there are things that should be kept secret.

Keywords: fantastic, myth, unnamable, terror, tragic, intertextuality.

Un démon répugnant attend son heure en rêvant au fond de la mer, et la mort plane sur les cités chancelantes des hommes.

H. P. Lovecraft, *L'Appel de Cthulhu*

Dans les temps historiques, toutes les tentatives pour franchir les vides interdits semblent compliquées par de singulières et terribles alliances avec des êtres et des messages venus d'ailleurs.

H. P. Lovecraft, *La Maison de la sorcière*

Puisant son cadre et ses créatures dans l'imaginaire cosmique lovecraftien, la nouvelle d'Hélène Duc distille la même menace invisible qui sourd de l'œuvre du maître de Providence et son fantastique se nourrit d'abord de cette terreur envoûtante scellant inéluctablement non seulement le destin tragique du héros, mais le sort de l'humanité tout entière.

Tout comme l'indique le titre suggestif, l'effet de fantastique chez l'auteure française ne réside pas uniquement dans la monstration de « l'irreprésentabilité terrifiante »¹, l'espace de l'écriture devenant le lieu, par excellence, de l'épiphanie de l'invisible, mais il repose essentiellement sur le sentir dont la logique s'apparente à celle du repoussant.

Manifestée notamment lors du régime nocturne et déployant son vaste domaine dans « les entrailles de la cité » [TT, 214] d'Arkham, cette terreur indicible prolonge ses échos dans le monde diurne et le héros, chargé de l'enquête des mystérieuses disparitions dans les quartiers malfamés du Nord de la ville, se heurte d'abord à la peur des passants au « visage préoccupé » dont l'objet est pourtant vague : « La peur que je lisais dans leurs regards fuyants indiquaient qu'ils redoutaient manifestement un terrible danger, même si j'ignorais encore la nature de celui-ci. » [TT, 212]

Menace d'autant plus effrayante car latente, mais dont le poids funèbre pèse sur « les cités chancelantes des hommes »² et que l'incipit de la « Terreur dans les ténèbres » laisse transparaître derrière la double corruption des lieux et des êtres : « Désormais, la misère y régnait en souveraine despotique, jetant les filles sur les trottoirs et engluant les hommes dans

¹ Alain Chareyre-Mejan, *Le réel et le fantastique*, Paris, l'Harmattan, 1998, p. 14.

² H. P. Lovecraft, *Œuvres*, Paris, Hérétiques, 2013 [Robert Laffont, 1991], p. 108.

les commerces illégaux et dangereux. » [TT, 211] Et cette frayeur, liée en quelque sorte à la pulsion de la mort, est intensifiée par un terrible fait divers retentissant de la nuit des temps et fonctionnant en tant qu'intertexte emprunté à *La Maison de la sorcière* de H. P. Lovecraft :

Ce coin malfamé de la ville, que les investisseurs fuyaient comme la peste, demeurait célèbre pour avoir été jadis le théâtre d'un sordide fait divers :

Une nuit de l'automne 1910, l'enfant de deux ans d'une pauvre blanchisseuse [...] y avait été enlevé, alors qu'il dormait tranquillement dans son lit.

Après trois jours d'une angoisse terrible par sa mère, le jeune disparu avait finalement été retrouvé, sain et sauf, par un certain Walter Gilman.

Interrogé par la police, il affirmait alors qu'un rêve prémonitoire l'avait mené à découvrir la geôle du garçonnet. [TT, 213-214]

Cette peur à objet flou, mais liée pourtant à des « insolubles mystères » diurnes dont les humains ne saisissent que les apparences, est rendue encore plus inquiétante la nuit par l'éclairage dépréciatif jeté sur les paysages et les réminiscences d'un passé dont les menaces sont loin d'être abolies : « Avec ses maisons archaïques à l'aspect misérable, ses arcades à demi écroulées, ses murs couverts de mousse et son étroitesse angoissante, la venelle mal éclairée semblait sortir d'une vieille légende. » [TT, 215]

C'est que, dans la nouvelle d'Hélène Duc, l'horreur procède autant des aspects inquiétants des choses les plus anodines, telle cette « banale plaque d'égout » [TT, 215] s'avérant être une véritable « entrée des Enfers » [TT, 215], voire de l'imprévisibilité du réel, que de cet effroi défini comme une réaction à « une présence brutale indéterminée »³, dans l'épreuve de l'innommable.

Tout comme dans les récits lovecraftiens, les éléments de l'espace diurne sont autant d'indices de mauvais augure quant au climat nocturne, marqué par un murmure silencieux, par des frottements désagréables et des odeurs pestilentielles. Ce sont d'ailleurs les seules traces signalant la présence de ces terribles créatures innommées et invisibles qui se tapissent dans les profondeurs ténébreuses d'Arkham : « Je crus défaillir de frayeur au moment où des silhouettes au pas traînant commencèrent à émerger d'un tunnel adjacent dont j'avais ignoré l'existence jusqu'ici. » [TT, 218]

Tout en se méfiant de ses sens, vu que le murmure à peine audible semble se propager de nulle part et qu'il suggère « des distances erronées et des trajectoires fallacieuses » [TT, 218] le protagoniste se voit submerger par « un malaise diffus devant quelque chose qui fait reculer parce qu'on se sent privé de ressources, et sans pouvoir, devant son advenue. »⁴

Aventuré dans cet « abîme infernal d'où émanait une odeur pestilentielle » [TT, 215], le héros est saisi par un bruit se rapprochant inéluctablement, drapé de son « linceul de ténèbres » [TT, 220]. L'horreur relève alors de cette présence « surgissant derrière le néant »⁵ qui n'est même pas un « être » et le personnage est envahi par cette peur d'« être livré à quelque chose qui n'est pas un "quelque chose" »⁶, sans aucune possibilité de s'en soustraire.

Ce qui fait que le cheminement du protagoniste dans les « profondeurs chthoniennes » pour sonder le mystère des disparitions se transforme en une épouvantable descente aux Enfers au terme de laquelle l'enquêteur succombera à la fascination d'une puissance aussi cruelle qu'implacable :

À sa vue, je me mordais la langue au sang, pénétré d'une épouvante qui n'était pas de ce monde. [...] [J]'attachais un regard horrifié sur la créature. Un petit bruit sec m'arrachait soudain à ma fascination [...]. [L]a monstruosité s'élançait à ma rencontre et s'abattait lourdement sur moi, m'imposant son contact répugnant et délétère. [...]

³ Alain Chareyre-Méjan, *op. cit.*, p. 14.

⁴ Alain Chareyre-Méjan, *op. cit.*, p. 14.

⁵ Emmanuel Levinas, *De l'existence à l'existant*, Paris, Librairie Philosophique Vrin, collection « Biblio Textes Philosophiques », 2013, p. 95.

⁶ *Ibid.*, p. 88.

Aussitôt, d'étranges sensations s'emparèrent de mon être. J'eus l'impression de sentir mon cerveau se liquéfier et devinai qu'elle essayait de s'emparer de mon esprit. [TT, 220-221]

Loin de renvoyer, cette fois-ci, à l'angoisse de la mort, la terreur n'est que cette « surprise excessive et figée »⁷, issue de la « trop grande proximité »⁸ de l'altérité émergeant d'un ailleurs improbable et insondable dont les seuls aspects se donnant aux sens du pauvre figé dans un « immobilisme craintif » [TT, 215] sont la démesure et la force ensorcelante :

L'arrivante conserva encore son mystère pendant quelques battements de cœur, puis je la vis dans toute sa démoniaque laideur. Était-ce une hallucination ? Le résultat d'un accès de fièvre ? Ou bien encore un cauchemar ? Là-bas, une immense et hideuse araignée noire et velue rejoignait ses invocatrices.

Je n'oserai point ici vous la décrire en détail, car à peine me suffit-il encore aujourd'hui d'évoquer son souvenir pour me sentir défaillir. Sachez seulement qu'elle était énorme et que son visage m'apparaissait vaguement humain avec ses yeux rouges bordés de longs cils. [TT, 220]

Ce contact « répugnant et délétère » [TT, 220], expulse le héros hors la temporalité et annule toutes les distances. Dans l'intensité de cet effroi s'emparant du personnage - « l'appréhension intense que j'éprouvais de façon intermittente depuis que je m'étais aventuré sous terre » [TT, 216] -, l'« inquiétante familiarité » ouvre sur l'informe et sur une autre dimension, tandis que le « frôlement de l'*il y a* »⁹ fait de l'enquêteur le lieu par excellence de la manifestation de l'indicible.

On pourrait mieux cerner la spécificité de la terrible épreuve de l'innommable dans la nouvelle de l'auteure française à travers l'expérience de cet « *il y a* » théorisé par Levinas et comprise comme la « "consumation" impersonnelle, anonyme, mais inextinguible de l'être, celle qui murmure au fond du néant lui-même [...]. L'*il y a*, dans son refus de prendre une forme personnelle, est l'"être en général" »¹⁰. C'est une participation au grouillement informe qui dépouille l'être de sa subjectivité, le dépersonnalise. Et, comme le souligne le philosophe, les choses du régime diurne ne se transforment pas en source de l'« horreur des ténèbres », en raison de l'impossibilité de l'être de saisir leurs « imprévisibles desseins », mais c'est justement à cette horreur qu'elles puisent leur caractère fantastique.

La vacuité et le silence qui caractérisent l'espace nocturne ne sont, en réalité que les attributs de cette absence « drapée dans son ombre millénaire comme un prêtre impie en sa toge de cérémonie » [TT, 223], assujettissant les humains contre leur volonté : « les paroles d'Atlach-Nacha possédaient sur ma volonté un attrait puissant auquel je ne pouvais résister, me plongeant dans un état de soumission absolu » [TT, 222] Et l'être nouvellement inféodé n'est qu'une voix de plus dans ce sinistre chœur de goules vouant un culte à cette « vénérable divinité chthonienne » [TT, 213], comme détachée de la mythologie lovecraftienne et trouvant une cachette dans les « profondeurs de la terre », mais tissant des « passerelles infernales entre notre univers et celui des monstres insatiables, rongés par une faim de chair et d'os. » [TT, 224]

Et tout comme chez Lovecraft, la monstration de l'innommable « coïncide avec la révélation de la vérité ouvrant une perspective terrifiante sur le réel et la terrible position occupé par l'humain »¹¹ :

En vérité, je vous le dis : le monde que nous croyons connaître est un mensonge. Depuis toujours, nous partageons nos existences avec des êtres innommables. Toute une faune délétère rampe sous nos maisons, nos rues et nos égouts. Nos villes qui nous semblent si sûres abritent d'innombrables souterrains. Des tunnels obscurs qui se remplissent chaque nuit de créatures ignobles venues d'autres

⁷ Alain Chareyre-Méjan, *op. cit.*, p. 19.

⁸ *Ibid.*, p. 18.

⁹ Emmanuel Levinas, *op. cit.*, 84.

¹⁰ *Ibid.*, p. 81.

¹¹ H. P. Lovecraft, *op. cit.*, p. 79.

dimensions que la nôtre. Elles se pressent aux frontières de notre réalité, attendant qu'une brèche se forme pour s'y glisser. [TT, 224]

À l'instar du personnage de la nouvelle « L'Appel de Cthulhu », le héros constate que notre perception de la réalité est fragmentaire. Tout près de nous, des ailleurs invisibles et ténébreux abritent de terribles créatures qui ne guettent qu'une brèche dimensionnelle pour s'incarner dans notre monde. Si l'esprit humain est incapable à trouver une logique à l'hétérogénéité foncière du monde, si les sciences n'ont pas encore réussi à percer les mystères inhérents à l'univers et à l'être, un jour viendra cependant où :

[L]a coordination des connaissances éparses nous ouvrira des perspectives si terrifiantes sur le réel et sur l'effroyable position que nous occupons qu'il ne nous restera plus qu'à sombrer dans la folie devant cette révélation ou à fuir cette lumière mortelle pour nous réfugier dans la paix et la sécurité d'un nouvel obscurantisme.¹²

La révélation de ces « horreurs suprêmes de l'univers »¹³ ne fait que sceller la destinée tragique de l'humain, car devant la folie ou la mort, il n'y a qu'une issue : atteindre à la libération de cet « odieux esclavage », quoique « funèbre et inéluctable » [TT, 223]. Le tragique de la vie humaine tient justement à « l'impossibilité de s'évader d'une existence anonyme et incorruptible »¹⁴, tout comme à la l'éternité du drame de l'existence, consistant en l'acceptation de la « sinistre mission » de « combler le noir appétit [du] sombre suzerain » [TT, 223].

Le fatum de la tragédie antique devient ainsi « la fatalité de l'être irrémédiable »¹⁵. Incapable de refuser les demandes de ce « dieu hyperboréen » assoiffé de sang, le personnage succombe à la folie, liée à la perte de son libre arbitre et au sentiment de culpabilité retentissant encore des « ruines de [son] humanité » [TT, 223]. C'est que la submersion dans « la terreur des ténèbres » se double de la descente dans les zones obscures de l'intériorité amenant le héros à affronter les faiblesses de la condition humaine, enfouies dans le néant de l'être. Vaincu par la soumission à cette puissance autant cruelle qu'implacable, tiraillé entre le « bonheur extatique », né de l'obéissance aux demandes de son ignoble Maître et le dégoût de lui-même, l'enquêteur se laissera emporter par la nuit éternelle.

Les « passerelles infernales » seront finalement détruites car il y a des choses qu'il vaut mieux garder secrètes : « En pièce jointe, une carte vous indiquera l'entrée exacte du tunnel. N'y pénétrez pas ! Sous aucun prétexte ! Condamnez-là ! Il y a des choses qu'il vaut mieux garder cachées. Ne suivez pas mon exemple ! J'ai cédé à la curiosité et je suis devenu l'esclave de forces qui me dépassent. » [TT, 224] En dépit du dramatisme impliqué par cette transgression de l'interdit, le personnage d'Hélène Duc arrive à s'arracher à cet enlèvement dans *il y a*, lorsqu'il se décide à sortir de la passivité et à lancer son avertissement à l'humanité : « Réveillez-vous, bonnes gens ! Nous ne sommes pas seuls à habiter ce monde ! Atlach-Nacha veille dans les ténèbres, attendant l'heure de son avènement. » [TT, 224] La fin prophétique préconisant le tragique asservissement de l'humanité tout entière ne fait que rétablir la filiation de la nouvelle d'Hélène Duc avec la mythologie lovecraftienne, faite d'une subtile symbiose de réalité et d'irréalité, de sensible et d'intelligible.

Chez Hélène Duc, tout comme chez Lovecraft d'ailleurs, le fantastique a trait à l'horreur émergeant de l'inquiétante proximité de ce « quelque chose » qui s'extirpant progressivement du vide, fige le témoin dans un étonnement excessif devant ce repoussant matérialisé grâce au pouvoir ensorcelant de la lettre. Le sensible configure cette visibilité paradoxale qui, loin d'annuler l'invisible, fait que les créatures amenées à la vue s'identifient au sensible même.

¹²Ibid., p. 79.

¹³Ibid., p. 652.

¹⁴ Emmanuel Levinas, *op. cit.*, p. 89.

¹⁵Ibid., p. 87.

Acte d'incarnation donc et non de représentation, le fantastique « croise aux confins d'une situation impressionnante »¹⁶, où l'on risque de se dissoudre dans une « chose que l'on n'a pas vu venir »¹⁷. Si les deux auteurs font de l'innommable la source de leur fantastique, ce n'est pas dans le but d'en faire la « source d'une révélation possible leur permettant [...] de maîtriser la mort »¹⁸, mais plutôt dans le dessein de le fixer comme « le lieu d'une rencontre avec l'impossibilité, le silence et l'altérité. »¹⁹

BIBLIOGRAPHY

Œuvres :

Duc, Hélène, « La terreur dans les ténèbres » (*TT*), *Sur les traces de Lovecraft*, Anthologie, Volume 1, Éditions Nestiveqnen, collection « Fractales/Fantastique », 2017.

Lovecraft, H. P., *Œuvres*, Paris, Hérétiques, 2013 [Robert Laffont, 1991].

Critique :

Chareyre-Mejan, Alain, *Le réel et le fantastique*, Paris, l'Harmattan, 1998.

Killeen, Marie-Chantal, *Essai sur l'indicible*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, collection « L'Imaginaire du texte », 2004.

Levinas, Emmanuel, *De l'existence à l'existant*, Paris, Librairie Philosophique Vrin, collection « Biblio Textes Philosophiques », 2013 [2002].

Met, Philippe, *La lettre tue, Spectre(s) de l'écrit fantastique*, Villeneuve d'Ascq, Les Presses Universitaires du Septentrion, collection « Objet », 2009.

¹⁶ Alain Chareyre-Mejan, *op. cit.*, p. 20.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ Marie-Chantal Killeen, *Essai sur l'indicible*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, collection « L'Imaginaire du texte », 2004, p. 11.

¹⁹ *Ibidem*.